

Quand la philosophie de l'environnement rencontre les questions religieuses. Un entretien avec Catherine Larrère

Frédéric Rognon

Publié le 19.12.2022



Catherine Larrère est professeure de philosophie émérite de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne, spécialiste de la pensée de Montesquieu, de la philosophie de la nature et de l'éthique environnementale. Philosophe de formation classique, Catherine Larrère s'est progressivement intéressée aux questions d'écologie, jusqu'à devenir aujourd'hui une spécialiste reconnue de philosophie de l'environnement. D'abord convaincue de la stricte rationalité de l'écologie, contre ceux qui soupçonnaient en celle-ci des relents d'obscurantisme, elle a évolué vers une prise en compte des vellétés de sacralisation de la nature. Elle travaille désormais de façon approfondie sur les modalités d'articulation entre écologie, religion et spiritualité. Elle est interviewée par Frédéric Rognon, professeur de philosophie à l'Université de Strasbourg.

1. Pourriez-vous tout d'abord vous présenter, évoquer votre parcours, en relation avec le thème « Écologie et religion » ? Pourquoi cette spécialisation ? Dans quelles circonstances a-t-elle émergé ? Avec quel souci et à quel horizon ?

Je suis philosophe, d'abord spécialisée en philosophie morale et politique. J'ai fait ma thèse sur l'émergence de la pensée économique en France au XVIII^e siècle, avec comme perspective d'aborder le discours économique comme un discours politique, et non pas dans une approche épistémologique sur la constitution des sciences (Larrère 1992). J'ai beaucoup travaillé sur Montesquieu, et je suis arrivée aux questions de philosophie de la nature par ma participation, un peu par hasard, à l'un des colloques qui s'est tenu au Brésil, en 1992, autour du Sommet de la terre. J'y ai rencontré des spécialistes d'éthique environnementale, notamment John Baird Callicott, et j'en suis venue à m'intéresser à l'écologie. Et cela, d'autant plus que mon mari, Raphaël Larrère, agronome, sociologue et anthropologue, avait aussi travaillé sur les questions de protection de la

Auteur de contact : Frédéric Rognon, Université de Strasbourg.

Pour citer cet article : Rognon, Frédéric. 2022. « Quand la philosophie de l'environnement rencontre les questions religieuses. Un entretien avec Catherine Larrère. » *ARGOS* | Special issue *Religion and Ecology*, 165-175. DOI : 10.26034/fr.argos.2022.3555.



Licence par **ARGOS** et l'auteur. Visitez <https://www.journal-argos.org>.

nature, notamment de la forêt, et nous avons publié ensemble un premier livre sur l'écologie, en 1997, intitulé : *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement* (Larrère/Larrère 1997).

L'idée est venue de toutes les critiques très violentes provoquées par le Sommet de la terre de Rio, notamment avec l'Appel de Heidelberg et le livre de Luc Ferry : *Le nouvel ordre écologique* (Ferry 1992) qui dénonce dans l'écologisme une dérive romantique et antimoderne, à la fois subjective, réactionnaire et irrationnelle. Et c'est en réaction à ces critiques que nous développons dans ce livre l'idée, empruntée à Michel Serres (dont *Le Contrat naturel* était paru en 1990) et à Callicott, que nos conceptions de la nature sont mises en forme par l'état des connaissances scientifiques à un moment donné, et que ce sont ces paradigmes scientifiques qui guident notre façon d'agir sur la nature. Par conséquent, loin d'être une réaction irrationnelle à la modernité, la pensée et la pratique écologiques procèdent de la modernité, et sont élaborées avec les conceptions scientifiques, même si elles remettent en question le dualisme de la séparation homme-nature qui caractérise la pensée de la modernité. Ainsi, quand nous rencontrons les questions écologiques, nous sommes très éloignés d'une interrogation religieuse. Si, pour répondre aux attaques de Luc Ferry, nous avons pris la défense du romantisme, nous aurions trouvé des idées sur le caractère sacré de la nature, et donc une dimension religieuse, mais nous laissons tout cela volontairement de côté pour montrer qu'il y a une rationalité de l'écologie et de l'action écologique qui peut s'appuyer sur des connaissances scientifiques et sur une philosophie de la nature. Et en faisant cela, je me situe dans la continuité de ma propre formation : j'ai été formée à la philosophie des Lumières, et je ne mettais donc pas la religion au centre de ma réflexion. Et ce n'est que dans un second temps que je rencontre le rapport entre écologie et religion.

Tout d'abord, en cherchant à défendre la thèse d'une rationalité de l'écologie, je me heurte à un certain nombre de critiques de la part de mes collègues philosophes qui considèrent que les écologistes sacralisent la nature, ce que je démens. Mais notre livre est bien reçu dans les milieux de protection de la nature, et nous sommes invités à plusieurs reprises dans des réunions et des séminaires. Et c'est ainsi qu'au début des années 2000, nous nous retrouvons, mon mari et moi, invités à un séminaire de réflexion et de formation des agents de protection de la nature de la région PACCA, en Corse. Et voilà qu'un président de parc régional nous dit : « Moi je protège la nature en la sacralisant ». C'est à ce moment-là que je commence à me poser des questions.

Mais l'événement décisif, c'est ma rencontre avec le fameux article de Lynn White Jr : « Les racines historiques de la crise écologique », publié en 1967 dans la revue *Science*. Pour rédiger *Du bon usage de la nature*, nous avons passé quatre à cinq ans à lire une vaste littérature sur la nature, mais l'article de Lynn White Jr n'avait guère retenu notre attention : nous nous intéressions au changement de paradigmes scientifiques, entre l'Antiquité et les Temps modernes et le passage des religions antiques au christianisme relevait d'une autre scansion des époques. Mais une fois notre livre publié, notre approche des questions écologiques bien en place, nous avons pu la mettre à l'épreuve, explorer d'autres chemins. Et c'est là que la lecture de Lynn White Jr m'a ouvert la voie d'une recherche approfondie sur l'articulation entre écologie et religion. L'article de Lynn White Jr fait peser la responsabilité de la crise écologique sur le type d'attitude qu'entretient le judéo-christianisme avec la nature, puisqu'il tire du début du livre de la Genèse, mais aussi d'autres comportements vis-à-vis de la nature au Moyen Âge, l'idée que, dans la théologie judéo-chrétienne,

l'homme est fait à l'image de Dieu, et que cela le coupe du reste de la nature, qui n'est plus qu'un objet créé à sa disposition. Dans la religion chrétienne, l'homme est un être de grâce et non de nature, et ce clivage entre grâce et nature fait que les chrétiens vont avoir une attitude très différente vis-à-vis de la nature que celle qu'avaient les autres religions, notamment dans la Grèce antique. Personnellement, je ne me suis pas sentie directement concernée par cette analyse puisque je suis sans religion, mais cela m'intéresse au plus haut point pour ma recherche. Et je découvre que la thèse de Lynn White Jr a déclenché une grande quantité de réponses sur son interprétation de la Genèse mais, surtout, toute série d'investigations sur le contenu écologique des différentes religions. Le Center for the Study of World Religions de la Harvard Divinity School a ainsi entrepris la publication d'une série consacrée aux Religions of the World and Ecology. Mais je me rends compte aussi qu'en réalité, ce qui peut apparaître au premier abord comme une critique du christianisme est également une reconnaissance de la dimension spirituelle de la question écologique. Si le christianisme a pu avoir une telle importance dans la transformation de nos rapports à la nature, dans le développement du productivisme, c'est que ces rapports ne sont pas seulement matériels, ils engagent l'entièreté de notre conception du monde, nos convictions intimes. À peu près en même temps que paraît l'article de Lynn White Jr, est publié, dans la revue *Science*, celui d'un spécialiste de biologie des populations, Garrett Hardin, intitulé « La tragédie des communs » (1968). Il va avoir à peu près autant de répercussions sur la pensée écologique que celui de Lynn White, mais il se place d'un point de vue opposé. L'article de Garrett Hardin est d'orientation matérialiste, en ce sens que selon lui le problème qui se situe à la base de la crise écologique, c'est la prolifération des humains, qu'il s'agit donc de réguler. On interprétera plus tard ce texte de façon plus économiste, mais tout aussi matérialiste, comme un conflit d'intérêts. Ces deux articles sont vraiment des textes séminaux de la pensée écologique : l'un donne une explication matérialiste de type évolutionniste à la question écologique, et l'autre en fournit une interprétation spirituelle (plus que religieuse), en affirmant que sans une modification extrêmement importante de notre spiritualité (certains parleront de « conversion »), on ne pourra faire face à la crise écologique.

C'est à partir de là que je vais réfléchir et poursuivre mes recherches. J'étais alors en activité, enseignante en philosophie à l'Université Paris I, et j'animais un séminaire d'éthique appliquée que j'avais orienté vers l'éthique de l'environnement. J'ai donc décidé de consacrer une année à cette question du rapport entre écologie, religion et spiritualité, dans ses différentes dimensions. Je reprends les deux niveaux d'interprétation de l'article de Lynn White Jr, celui de la critique de la Genèse, celui de l'enquête sur les contenus écologiques des pratiques religieuses et j'en rajoute un troisième : de même que Carl Schmitt parlait du « théologico-politique » pour défendre la thèse selon laquelle les concepts politiques sont des concepts théologiques transformés ou sécularisés, je me demande si l'on ne devrait pas parler du théologico-scientifique et considérer que la science moderne a une matrice religieuse dans la spiritualité chrétienne du Moyen Âge. Ce sont les travaux de l'historien des techniques du Moyen-Âge qu'est Lynn White Jr qui y incitent : sans la technique médiévale (dans laquelle les moines ont joué un rôle décisif) il n'y aurait pas eu de science moderne. Il n'y a donc pas toujours lieu d'opposer science et religion, on peut s'interroger sur leurs affinités conceptuelles, y compris en écologie. Sur ces questions, j'ai publié un article intitulé : « Quand l'écologie rencontre la religion » (Larrère 2020), qui montre l'importance que ces problèmes ont désormais pour ma réflexion.

2. À quelles grandes questions philosophiques un·e chercheur·euse en sciences des religions devrait prêter attention en abordant les problématiques afférentes aux rapports entre religion et écologie ? Sur le plan méthodologique, qu'est-ce qui distingue l'approche de cette thématique d'autres études en sciences des religions ? Quels sont les présupposés les plus courants, dont il faudrait se déprendre ou qu'il s'agirait d'assumer ? Quels sont les pièges épistémologiques à éviter ?

Je ne suis absolument pas une spécialiste des sciences des religions. J'ai donc rencontré des problématiques religieuses sur mon terrain d'élaboration philosophique, relativement tardivement, à partir de l'écologie, et non pas avec des compétences particulières sur les religions. Je commencerai par la question méthodologique. Le premier problème auquel on se confronte lorsque l'on aborde l'articulation entre écologie et religion, c'est celui de l'ethnocentrisme. J'ai beaucoup travaillé sur Montesquieu, et je crois que nous sommes aujourd'hui dans une situation rigoureusement inverse à celle que Montesquieu a connue lorsqu'il a écrit *L'esprit des lois*, au XVIII^e siècle. Montesquieu a été condamné aussi bien par les jansénistes que par les jésuites, et l'Inquisition a mis *L'esprit des lois* à l'index, parce que cet ouvrage ose parler des religions « humainement » ou « en politique » (deux expressions qui ont le même sens pour Montesquieu) : quelles que soient par ailleurs toutes les précautions qu'il prend pour mettre quand même quelque peu le christianisme à part du reste, il traite la religion chrétienne à l'égal des autres religions.

Or, il me semble qu'aujourd'hui nous sommes dans la situation inverse, c'est-à-dire que ce qui est en cause, c'est l'homogénéité du concept de « religion ». Peut-on vraiment considérer qu'il y a une essence universelle des religions que l'on pourrait observer dans toutes les sociétés ? N'avons-nous pas forgé le concept de religion à partir de celles que nous connaissions, les religions monothéistes, religions du Livre ? Ne rassemblons-nous pas sous le terme unique de religions un ensemble de pratiques et de croyances hétérogènes ? Et, pour le problème du rapport entre écologie et religion, il me paraît essentiel de poser ce type de questions. Si je reviens à la première réaction à l'article de Lynn White Jr, cela a été une attitude de défense, de la part de chrétiens qui affirmaient que Lynn White Jr n'avait pas fait une lecture correcte de la Bible : on a alors opposé une interprétation « despotique », qui est celle que présente Lynn White Jr (Dieu donne tout pouvoir à l'homme de faire tout ce qu'il veut sur la nature), à une interprétation en termes d'« intendance » (« *stewardship* » en anglais), selon laquelle Dieu donne la terre à l'homme pour qu'il en fasse « bon usage », mais non pour qu'il en abuse. Les êtres humains ont donc des comptes à rendre à Dieu sur la façon dont ils usent de la terre. Les représentants des différentes religions (judaïsme, christianisme – catholiques, protestants, orthodoxes –, islamismes) se sont réunis et interrogés. Peut-on de la même façon convoquer des animistes, des bouddhistes, des confucéens ? Des réunions entre bouddhistes, chrétiens et philosophes ont pu avoir lieu, mais il me semble qu'elles confrontent des spiritualités, entre personnes occidentalisées, beaucoup plus que des religions. Ce qui me frapperait plutôt de ce point de vue ce sont des différences qui interdisent un concept commun de religion. Il me semble donc, de ce point de vue, que mettre tout dans un même ensemble, cela pose un problème, particulièrement sur la question de la relation à la nature. En 2012, avec

Bérangère Hurand, une philosophe qui a fait sa thèse sur Saint Anselme et les questions de théologie médiévale, nous avons organisé un colloque à l'Université Paris I qui s'intitulait : « Y a-t-il du sacré dans la nature ? » (Larrère/Hurand 2014) Y est intervenu Christophe Boureux, de l'Université catholique de Lyon, qui a insisté sur la distinction entre le sacré et le saint. Cette distinction renvoie à des attitudes tellement différentes vis-à-vis de la nature, qu'il est difficile de les regrouper sous la catégorie unifiante « d'attitudes religieuses ». Cela me semble donc très difficile de faire comme si on pouvait réaliser une revue générale des religions, en posant que finalement il y aurait quelque chose qui s'appellerait « les religions ». Je n'en suis pas du tout certaine, et il me semble que sur la question du rapport à la nature, cela ressort tout particulièrement.

En traitant toutes les religions de façon homogène, on se heurte à une deuxième difficulté : lorsque l'on parle d'écologie et de religion, désigne-t-on, au sujet des religions, des contenus ou des pratiques ? John Baird Callicott, qui est une référence majeure aux États-Unis pour l'éthique environnementale, a écrit un livre intitulé : *Pensées de la terre* (2011), dans lequel il passe en revue toutes les religions du monde entier, sous toutes leurs formes, dans leur rapport à la nature ; mais ce qu'il analyse ce sont des contenus cognitifs. Or, d'un point de vue épistémologique, cela me paraît relever du type d'étude des religions que l'on faisait au XIX^e siècle, alors qu'il me semble qu'aujourd'hui on s'intéresse beaucoup plus aux pratiques, et donc on défend l'idée qu'une religion ne se réduit pas à un ensemble de croyances. Et ce ne sont surtout pas des croyances au sens où la croyance ratifierait un contenu cognitif. Il ne s'agit pas seulement de « croire que » (de valider une proposition du type « Dieu existe ») que de « croire en » ce qui a beaucoup plus rapports, aux comportements, aux dispositions affectives. « Croire en » s'analyse comme un ensemble de présupposés non explicités qui gouvernent notre rapport au monde, cela concerne les attentes que nous avons vis-à-vis de notre monde vécu. Il s'agit de façon de faire et d'agir, et de ce point de vue-là, on quitte les questions théoriques pour en venir à des questions de pratiques : et donc cela relève bien davantage de l'anthropologie. Le problème qui est soulevé est celui du type de médiation entre les humains et la nature : quelles relations se trouvent établies avec la nature par ces religions, comprises moins dans leur contenu intellectuel ou cognitif que dans leurs pratiques ? Je pense au livre de David Abram, cet anthropologue américain qui est aussi philosophe et qui connaît particulièrement bien la phénoménologie et Merleau-Ponty : *Comment la terre s'est tue* (Abram 2013). Il est allé travailler avec des chamans, et il montre dans ce livre l'importance de ce que l'on peut appeler « écologie » comme type de relations que ces populations d'Asie du Sud-Est établissent avec les éléments naturels, ainsi que le rôle du chaman comme intermédiaire entre la nature et les autres êtres humains. On est là beaucoup plus, me semble-t-il, en anthropologie qu'en sciences des religions.

L'autre pôle du rapport entre écologie et religion, ce sont vraiment les questions de théologie, qui n'ont véritablement de sens que pour les religions du Livre. Les questions soulevées sont des questions de théologie naturelle, de théologie de la création : toutes questions que l'on peut aussi aborder en philosophie. Je pense qu'un philosophe peut comprendre la théologie de la même façon qu'un théologien peut comprendre la philosophie. Donc c'est un autre pôle de relations, mais je me demande si cela n'implique pas de remettre en cause une idée apparemment englobante de la religion, qui en fait est très ethnocentrée, parce que très centrée sur les religions occidentales au sens large que sont les religions du Livre. Toutes les religions ont-elles une théologie ?

3. Étudier les relations entre religion et écologie, ce n'est bien entendu nullement entrer dans un champ d'investigation vierge. Quels sont donc les principaux acquis à connaître avant de s'y engager ? Peut-on déjà distinguer plusieurs traditions de recherche en ce domaine ?

Je sais qu'il faut – ou qu'il suffit de – trente ans pour faire une tradition [...] ! [Rires] Je pense que tout part de Lynn White Jr. Cela peut être contesté, mais je suis frappé de constater qu'encore dans son dernier livre, intitulé : *L'écologie, champ de bataille théologique* (Lavignotte 2022), Stéphane Lavignotte commence lui aussi par Lynn White Jr, même s'il prend des références antérieures puisqu'il parle de Jacques Ellul, etc. Mais c'est vraiment l'article de Lynn White Jr qui pose la question ou plutôt les questions à partir desquelles on peut mener une enquête historique et faire apparaître que des personnes s'étaient déjà intéressées au problème, mais sans vraiment l'explicitier. À partir de l'article de Lynn Jr. la question qui me paraît la plus simple, celle qui va de soi et qui a été le plus étudiée, c'est celle de la signification écologique ou le contenu écologique des religions. Quel type de comportement est-ce que les religions suscitent ou incitent dans le rapport à la nature ? Et qu'est-ce que les textes religieux nous disent sur la nature ? L'article de Lynn White Jr est un texte remarquable, très court, et qui dans sa concision dit une quantité de choses très importantes. Je n'en retiens qu'un aspect mais il y en a bien d'autres.

Cependant, nous sommes sortis d'une certaine naïveté : l'objection la plus pertinente qui ait été faite à la thèse de Lynn White Jr a été de rappeler qu'il n'est pas question de nature dans la Bible : il est question de terre mais non pas de nature. Quand on en reste à un certain niveau descriptif, cela n'est pas très grave, mais lorsque l'on commence à faire un véritable travail conceptuel, la terre et la nature ce n'est pas exactement la même chose. Bruno Latour l'a bien démontré. Il y a donc déjà tout un travail réalisé sur la contribution écologique des religions. Cette recherche peut être faite par les intéressés eux-mêmes : c'est le cas par exemple de tous ces plaidoyers pour contester la lecture de la Bible effectuée par Lynn White Jr en raison de son caractère réducteur. Très différente est la question de savoir comment les différentes religions existantes se sont comportées vis-à-vis du mouvement écologique : s'y sont-elles intéressées ? L'ont-elles soutenue ? L'ont-elles critiquée ? Leur attitude a-t-elle changé ? Je pense personnellement que de ce point de vue, l'encyclique du Pape François *Laudato Si'* est extrêmement importante, et cela sur deux points : d'une part, elle dit que la question n'est pas celle de la compatibilité entre le fait d'être chrétien et le fait d'être écologiste, mais que si l'on est un bon chrétien, on doit s'engager dans l'écologie ; et cela est lié au second point, la thèse selon laquelle il n'y a pas une crise écologique et une crise sociale, mais qu'il s'agit de la même crise, qui touche la terre et les pauvres. Quel est donc le contenu des religions pour autant que l'on puisse le dire ? Quelle est l'attitude des religions et des institutions religieuses par rapport à l'écologie ? Est-ce qu'elle change, depuis quand, et comment ? Toutes ces questions sont abordées, aussi bien de l'intérieur des religions, sous forme de plaidoyers, que de l'extérieur avec un regard plus détaché. C'est là un premier champ de recherche, avec un pôle plus anthropologique et un pôle plus philosophique et théologique.

Les éthiques environnementales telles que je les connais font appel à une argumentation séculière, sans référence religieuse, mais il y a aussi des théologies environnementales. En quoi est-ce que la théologie nous permet de comprendre les questions environnementales ?

Il y a aussi un autre phénomène qui me paraît important – d’autant que je suis actuellement en train de terminer la rédaction d’un livre sur l’écoféminisme –, ce sont ces courants néopaiens qui sont particulièrement vivants dans certains mouvements écoféministes, dans les luttes de femmes sur des questions écologiques. Starhawk, par exemple, se présente comme une néopaienne, et se réclame de la magie : c’est une des dimensions où il y a un recoupement entre écologie et religion, et ce sont des formes étranges, inattendues pour nous autres Français·e·s, mais très importantes. Également, de la même façon qu’il y a eu en Amérique du Sud une théologie de la libération, il y a une théologie de l’écologie, dont à mon avis le Pape François s’inspire dans *Laudato Si’*. L’étude des articulations entre écologie et religion constitue finalement un terrain très éclaté, avec des courants différents qui peuvent très bien ne pas se rencontrer.

4. La dimension religieuse est-elle consubstantielle à l’écologie ? Peut-on parler d’une écologie séculière, d’une sécularisation ou au contraire d’une dé-sécularisation de l’écologie ? Si tel est le cas, comment s’articulent les modalités séculières et religieuses de l’écologie ?

Le terme de « séculier » pose un problème. Encore une fois, c’est prendre comme modèle unique l’histoire occidentale, celle des sociétés chrétiennes, qui se sont certainement sécularisées. Du point de vue écologique, si l’on retient l’interprétation de Lynn White Jr, même quand les sociétés chrétiennes vivaient dans un monde intégralement religieux, elles étaient déjà séculières. Si l’écologie séculière, c’est celle qui vide la nature de tout sacré, la disparition du sacré au profit du saint est déjà accomplie dans les sociétés chrétiennes, avant leur sécularisation. Peut-être faut-il plutôt voir les choses en partant du présent. Nous vivons dans un monde sécularisé, et peut-être que le souci écologique, au-delà des données scientifiques, nous oblige à redécouvrir les dimensions spirituelles que nous avons tendance à ignorer. Ce qui s’impose d’abord lorsqu’on réfléchit au développement de la conscience écologique dans la deuxième moitié du XX^e siècle, c’est l’importance des scientifiques. Ce n’est pas étonnant que nous ayons commencé par insister, dans notre premier livre, sur la dimension rationnelle, scientifique de la protection de la nature : il fallait vraiment être mu par la haine de l’écologie pour y voir, comme Luc Ferry une dérive irrationnelle. Les lanceurs d’alerte en écologie sont des scientifiques : l’on pense notamment au livre de Rachel Carson, *Printemps silencieux* (2014), qui a attiré l’attention sur les ravages des pesticides (pour la nature comme pour les humains). Publié en 1962, il a eu un retentissement extraordinaire aussi bien sur les gouvernements que sur les sociétés civiles : on s’est préoccupé de la santé de la Terre. C’est dans cette mobilisation, dans cet appel à faire attention à ce qui va mal, que s’origine la formule du président Chirac : « La maison brûle, et on regarde ailleurs ». Pourquoi regarde-t-on ailleurs ? Parce que d’habitude, on ne regarde pas la terre, la nature, etc., on n’y voit qu’un décor, stable, intemporel, sur lequel on jette un coup d’œil en passant. Alors, quand les scientifiques lanceurs d’alerte nous invitent à aller regarder ce qui n’est plus un décor, à aller voir ce qui se passe, en regardant, en s’en inquiétant, on ne voit pas seulement des processus naturels, suscités par les humains et qu’étudient les scientifiques. On en vient aussi à s’interroger sur notre rapport à la nature, sur la façon dont nous devrions transformer nos comportements : on s’interroge sur la dimension spirituelle et pas seulement sur des faits observables.

Je fais une comparaison avec ma propre démarche : je suis philosophe, j'ai tous les diplômes qu'il faut pour l'être, mais je ne me suis jamais enfermée dans le noyau dur de la philosophie, sans doute parce que j'ai été formée dans les années soixante et qu'en passant l'agrégation, je connaissais mieux Lévi-Strauss, Lacan et Saussure, qu'Aristote – j'ai lu Aristote après. Je n'ai jamais voulu faire purement de l'ontologie ou de l'ontothéologie, je me suis toujours intéressée aux autres disciplines, d'où cette thèse sur l'émergence du discours économique que je n'aborde pas seulement comme une question épistémologique, mais comme une question de philosophie politique, qui a rapport à l'empiricité. J'ai donc recoupé différentes approches empiriques, en travaillant avec des économistes, avec des agronomes, avec des sociologues, etc. Quand je suis passée aux questions d'environnement, je me suis mise à travailler sur la philosophie de la nature, sur laquelle je n'avais pas beaucoup travaillé jusqu'alors. Pour écrire *Du bon usage de la nature* (et notamment les deux premiers chapitres concernant l'histoire de la philosophie, dont je me suis chargée), j'ai revu Platon, Aristote, les stoïciens, Épicure, j'ai lu des textes de Descartes que je n'avais pas encore lus. J'ai donc découvert la philosophie de la nature, et ce faisant, en remettant en cause une conception finalement très réductionniste de la nature qu'est la conception moderne, je me suis rendue compte que la philosophie de la nature recoupe des questions de théologie ou de philosophie de la religion. On peut faire de la philosophie politique sans métaphysique, c'est beaucoup plus difficile quand on en vient à la philosophie de la nature. Passer de l'économie (mon premier objet d'étude) à l'écologie (mon objet actuel) c'est sortir de la société pour rencontrer la nature, passer des flux de valeur aux flux de matière. Cependant, et d'autant plus que l'on ne sépare pas société et nature, prendre l'écologie au sérieux oblige à mener des interrogations sur des terrains spirituels, religieux, anthropologiques, théologiques, où ma propre formation ne m'avait pas conduite. Et je pense aussi que ce n'est pas un hasard si, parmi les gens qui comptent dans la pensée écologique, il y en a un certain nombre qui ont une formation religieuse : Dominique Bourg et Bruno Latour, qui ont tous deux faits des études de théologie, mais aussi Jacques Ellul, Ivan Illich, Jean-Pierre Dupuy [...] Et de ce point de vue, cela amène à se demander si une certaine formation religieuse ne peut pas aussi rendre plus ouvert aux questions écologiques, puisque celles-ci sortent de ce que l'on pourrait appeler une forme de réductionnisme séculier.

Vous me demandez si la dimension religieuse est consubstantielle à l'écologie [...] Je ne suis pas très douée sur la substance, donc je ne saurais répondre à votre question. Mais je dirais que si l'on prend ce qui a mobilisé notre attention sur les questions écologiques, dès le XIX^e siècle, ou bien l'écologie nous a amené à poser la question du rapport au sacré et donc de la dimension religieuse (c'est mon cas personnel), ou bien une formation religieuse a conduit certaines personnes à être plus sensibles aux problématiques d'écologie que d'autres qui se trouvaient plus insérées dans une forme de réductionnisme.

J'évoquerai la figure d'une femme pour laquelle j'ai beaucoup d'admiration, mais qui est très peu connue, une Anglaise récemment décédée presque centenaire, Mary Midgley, philosophe des sciences, formée à Oxford pendant la guerre, et qui s'est intéressée aux questions d'écologie. Elle s'est souvent demandée où commence les questions religieuses pour un philosophe des sciences ? Non seulement la science peut-être une religion, mais, pour un scientifique attentif à ne pas s'égarer dans des questions religieuses, quand les rencontre-t-il ? Sont-elles vraiment extérieures à sa pratique scientifique ? L'holisme, par exemple, qui consiste à considérer que le tout est plus que la somme de ses parties, et qui peut donc être un concept scientifique, peut-il être envisagé comme

une approche religieuse ? Faut-il pour cette raison condamner les explications holistiques (comme il y a en écologie) au motif qu'elles seraient religieuses ? Ne serait-ce pas plutôt une erreur de catégorie ? Est-ce que là où l'on prétend se tenir à distance de toute religion – ce qui est le cas de la conception occidentale dominante de la neutralité religieuse – n'a-t-on pas installé, à la place de la religion abolie, une religion de l'homme ? Est-ce que, finalement, l'on ne repère pas dans l'humanisme que l'on veut séculier, un respect religieux de l'homme ? Ce qui m'intéresse dans l'écologie, c'est la façon dont elle nous oblige à mettre en cause les idées reçues, à faire bouger les lignes, ce qui, en particulier, nous amène à nous poser des questions sur la spiritualité et la religion, auxquelles nous ne sommes pas préparés, mais qu'il est très intéressant et très important d'aborder.

5. Est-ce que vous reprendriez à votre compte la notion de « religion analogique » ? Est-ce que l'écologie pourrait être une forme de religion qui ne dirait pas son nom, mais qui fonctionnerait comme une religion, à l'instar de ce que l'on a souvent dit à propos du marxisme ?

Certainement pas. Je ne suis pas convaincue par l'expression de « religion analogique ». Je ne dis pas qu'il n'y a pas des aspects religieux et théologiques dans le marxisme ou dans le communisme. Mais le marxisme et les mouvements communistes qui s'en réclament affichent leur matérialisme et ne se rendent pas compte de leur dimension religieuse. Il me semble que l'écologie présente une situation inverse, ou en tout cas très différente. Je ne fais pas du matérialisme ma philosophie, mais je dis simplement que, si l'on veut être honnête, il faut réfléchir à ces questions. Je ne pense pas que l'écologie soit une « religion analogique », et pour le montrer je vais prendre la question par un autre biais : la théorie de la justice de John Rawls (1987) (sa philosophie politique et morale repose sur l'idée de pluralisme éthique, qui est une réponse au caractère inconciliable d'une unité religieuse).

L'on peut dire que la théorie de la justice de Rawls, telle qu'il l'a réfléchi, est une réponse à ce qui a souvent été montré comme le problème central de la modernité, à savoir le schisme entre protestants et catholiques, qui fait que la religion, comme force de paix, devient un facteur de guerre. Il a donc fallu trouver une solution politique en-dehors des querelles religieuses, en développant la tolérance, c'est-à-dire en n'imposant pas les croyances religieuses. Si l'on prend ce que dit Rawls sur le « consensus par recoupement », sur la tolérance et sur le pluralisme, on se rend compte que toute son argumentation est une réponse à la crise de la modernité entendue comme une crise religieuse obligeant à admettre le pluralisme moral et religieux comme un fait avec lequel il faut composer. La tentation est forte, quand surgit l'écologie, dans la deuxième moitié du XX^e siècle, de prendre l'écologie analogiquement, sur le modèle de la religion, et de dire que, finalement, l'écologie est une nouvelle sorte de religion, et que là aussi il faudrait un consensus par recoupement, qui mettrait l'écologie hors du débat politique. Eh bien, cela ne marche pas. Je ne suis pas sûre que la solution de Rawls, même au niveau religieux, marche complètement, parce qu'elle suppose une privatisation de la religion qui ne correspond pas à la réalité. Mais aborder l'écologie par analogie avec une religion, c'est comme s'il fallait faire une place aux gens pour qu'ils aillent rendre leur culte à la nature, de même qu'ils vont à la messe ou au service religieux le dimanche matin [...] C'est absurde.

La question écologique est une question qui est mise sur la scène publique (Larrère/Schmid/Frossard 2013), qui a peut-être des dimensions religieuses, mais que l'on ne peut rigoureusement pas traiter comme une religion.

6. Entre l'écologie comme science – puisqu'au départ c'est quand même une science – et l'écologie avec une dimension religieuse, quelle articulation voyez-vous ? Comment ces deux écologies peuvent-elles se conjuguer ?

Pour moi, l'intermédiaire, c'est le social. Cela signifie que l'écologie comme science est dans la société, elle n'est nullement hors société. Ce qui fait la différence entre l'écologie comme science et l'écologie politique, c'est que l'écologie politique pense que nous ne pouvons modifier nos rapports à la nature sans un projet social. Il me semble que c'est dans ce projet social que l'on peut trouver une place pour les dimensions religieuses de l'écologie ; Sur un modèle qui ne peut pas être complètement rawlsien, qui ne peut pas être forcément le consensus par recoupement. Pour moi le lien entre science et religion passe par la société, et donc par l'élaboration d'un projet politique.

Entretien réalisé le 14 septembre 2022.

7. Bibliographie

- Abram, David. 2013. *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*. Paris : La Découverte.
- Callicott, John Baird. 2011 [1994]. *Pensées de la terre*. Paris : Wildproject.
- Carson, Rachel. 2014 [1962]. *Printemps silencieux*, trad. par Jean-François Gravrand. Marseille : Wildproject.
- Ferry, Luc. 1992. *Le nouvel ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme*. Paris : Grasset.
- Hardin, Garrett. 1968. « The Tragedy of the Commons. » *Science* 162 (3859), 1243-1248.
- Larrère, Catherine. 1992. *L'invention de l'économie au XVIIIe siècle : Du droit naturel à la physiocratie*. Paris : PUF.
- Larrère, Catherine. 2020. « Quand l'écologie rencontre la religion. » *Archives de sciences sociales des religions* 3 (190), 189-204.
- Larrère, Catherine / Bérangère Hurand, éd. 2014. *Y a-t-il du sacré dans la nature ?* Paris : Publications de la Sorbonne.
- Larrère, Catherine / Lucile Schmid / Olivier Frossard. 2013. *L'écologie est politique*. Paris : Les Petits matins.
- Larrère, Catherine / Raphaël Larrère. 2009 [1997]. *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*. Paris : Flammarion.
- Lavignotte, Stéphane. 2022. *L'écologie, champ de bataille théologique*. Paris : Textuel.
- Rawls, John. 1987 [1971]. *Théorie de la justice*. Paris : Éditions du Seuil.

Serres, Michel. 1990. *Le Contrat naturel*. Paris : François Bourin.

White, Lynn Jr. 1967. « The Historical Roots of our Ecologic Crisis. » *Science* 155 (3767), 1203-1207.

Abstract in English

Catherine Larrère is professor emerita of philosophy at the University of Paris I Panthéon-Sorbonne, specialized in the thought of Montesquieu, the philosophy of nature and environmental ethics. After her early studies of philosophy, she has gradually become interested in ecological issues. Today she is a recognised specialist in environmental philosophy. Initially convinced of the strict rationality of ecology, she has moved towards a broader consideration of ecological issues that include a reflection on the desire to sacralise nature. She is currently working on the ways in which ecology, religion, and spirituality are connected. The interview is realized by Frédéric Rognon, professor of philosophy at the University of Strasbourg.

A propos de l'auteur

Frédéric Rognon, né en 1961. Il est professeur de philosophie à la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg et directeur de publication de la revue *Foi & Vie*. Il est auteur entre autres de : *Jacques Ellul. Une pensée en dialogue*, Genève, Labor et Fides, 2007 ; *Le défi de la non-puissance. L'écologie de Jacques Ellul et Bernard Charbonneau*, Lyon, Editions Olivétan, 2020 ; *Eglises et écologie. Une révolution à reculons* (avec Christophe Monnot, dir.), Genève, Labor et Fides, 2020 ; *La nouvelle théologie verte* (avec Christophe Monnot, dir.), Genève, Labor et Fides, 2021 ; *Jacques Ellul aujourd'hui. Générations Ellul - Volume 2*, Genève, Labor et Fides, 2022.

E-mail : frognon@unistra.fr